

Raymond Balau
École nationale supérieure
des Arts visuels (ENSAV)
– La Cambre
Professeur⁰¹

84-91

Namur *travelling* Meuse

Hobé, Lacoste/Bourgeois, Bastin
Virtualités de l'espace public

La façade fluviale du centre de Namur, en rive gauche de Meuse, entre l'écluse de La Plante et les ponts dits du Luxembourg, constitue un espace urbain à forte identité architecturale, largement remodelé au cours du 20^e siècle, tramé de significations enchevêtrées et curieusement sous-estimé ou plutôt abandonné aux logiques de projets par défaut. L'actuelle esplanade du Grognon en est l'exemple. Le réveil semble mis sous le boisseau par la crise économique, mais le problème se pose à une échelle de temps qui est de l'ordre du demi-siècle : en gros, un demi-siècle de mutations ponctuées de moments de répit, un demi-siècle de *statu quo* entrecoupé de soubresauts. Pour le montrer, on peut bien sûr se référer à des faits passés, mais dans le but d'ouvrir des perspectives, une hypothèse de travail est ici proposée, qui conjugue recueils d'informations et visées prospectives, en vue d'une lecture active des lieux et des situations. Cette hypothèse repose sur un schéma simple, directement lié à la configuration locale. Puisqu'il s'agit d'un site relativement linéaire, distribué le long de la Meuse, qui décrit un arc de cercle. Cette vaste courbe est divisée en deux séquences principales, de part et d'autre du Confluent, avec des arrière-plans très spécifiques : la Citadelle en amont, le « skyline » de la Corbeille en aval. Chacune de ces séquences est marquée par des sites de transition à ses extrémités, et par des lieux à fortes virtualités/potentialités, parfois insoupçonnées. Au début du 20^e siècle, une cohérence a été donnée à cet ensemble sinon très varié, du moins nettement différencié, sous la forme du promenoir dessiné par Georges Hobé. Cet aménagement urbain remarquable ne ressortit pas à ce qu'on appelle le « petit patrimoine ». C'est au contraire un composant majeur du site, qui devrait être intégralement repris – ce qui en reste – dans l'extension du classement de la Citadelle, dossier qui traîne de manière inexplicable. Suivre le déroulé de ce promenoir, depuis le Casino, en passant par le Saint-Gilles, en considérant la partie qui n'a pas été réalisée suivant les plans de Hobé, et surtout

celle, conforme à ses plans, démolie pour laisser place au pont des Ardennes, mène jusqu'aux ponts du Luxembourg. Une lecture simplement linéaire, frontale, serait cependant réductrice. Au même titre que l'histoire est moins une chronologie qu'un hypertexte, suivre ce fil conducteur implique de relier deux types d'absences : celles de choses qui ont disparu, et celles, moins évidentes à discerner, des devenirs du site. Tout point de vue archéologique intégrant la situation actuelle serait tronqué s'il ne prenait en compte de telles virtualités. Pour illustrer ce propos, et montrer

⁰¹
Architecte, urbaniste,
critique d'art et
d'architecture (AICA/SCAM).

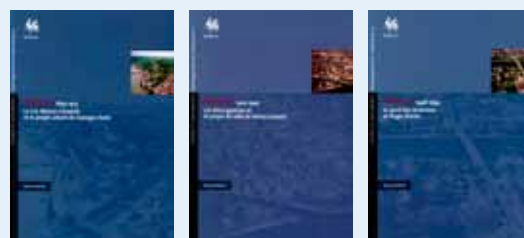
«La contemporanéité s'inscrit, en fait, dans le présent en le signalant avant tout comme archaïque, et seul celui qui perçoit dans les choses les plus modernes et les plus récentes les indices ou la signature de l'archaïsme peut être un contemporain. Archaïque signifie proche de l'arkè, c'est-à-dire de l'origine. Mais l'origine n'est pas seulement située dans un passé chronologique : elle est contemporaine du devenir historique et ne cesse pas d'agir à travers lui, tout comme l'embryon continue de vivre dans les tissus de l'organisme parvenu à maturité, et l'enfant dans la vie psychique de l'adulte. L'écart – et tout ensemble l'imminence – qui définit la contemporanéité trouve son fondement dans cette proximité avec l'origine, qui ne perce nulle part avec plus de force que dans le présent.» — Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*

le fonctionnement de l'hypothèse, c'est du côté du cinéma que seront prises les métaphores, à commencer par celle du *travelling* d'amont en aval, un peu comme si une caméra descendait la rive droite, montrant la physionomie de la rive gauche avec ses arrière-plans. Mais il ne s'agirait pas d'un long plan séquence, qui ne serait qu'un constat. Un montage permettrait d'insérer des vues de documents anciens, d'autres séquences filmées selon d'autres points de vue, notamment au *zoom* (*travelling* optique), ou tous types d'images nécessaires à enrichir une lecture de secteurs précis. L'ensemble fonctionnerait donc par alternance de courts plans séquences en *travelling* et de séquences montées aussi diverses que nécessaires. Pour la commodité de lecture, le texte qui suit est découpé d'une manière similaire : les passages en italiques correspondent aux *travellings*, simplement descriptifs, et les parties en romaines aux moments structurés par une réflexion attachée à tel ou tel lieu. Pour rythmer l'ensemble, les passages descriptifs sont suivis d'un intertitre mettant un concept en évidence, sorte de clé pour une lecture émancipée des carcans patrimoniaux. Avant d'en venir à cette proposition, il faut signaler qu'elle fait suite à la publication de trois numéros de la série *Études et Documents* (DG04 / SPW), consacrés à une recherche historique sur le centre de Namur, chacun centré sur la figure d'un architecte urbaniste ayant travaillé pour la Ville, Hobé, Lacoste et Bastin, l'ensemble formant une continuité historique entre 1893 et 1954, et une continuité géographique autour du Confluent. Le présent article y renvoie les lecteurs, qui y trouveront beaucoup d'informations peu ou pas exploitées dans les études d'histoire locale, ou remises au jour pour contrer une sorte d'amnésie lacunaire. Ce triptyque repose sur l'imbrication de trois niveaux de lecture, local, national et international, en dehors de quoi le contexte actuel ne peut être décrypté. Ici, il ne s'agit que d'une esquisse, sur base d'un diagramme qui se prêterait à d'autres développements, selon d'autres points de vue, d'autres champs référentiels, d'autres imaginaires.

De gauche à droite :
R. BALAU, *Namur*
1893-1913
La S.A. Namur-Citadelle
et le projet urbain de
Georges Hobé, *Études et*
Documents, 9, SPW-DG04,
Namur, 2010, 160 p.

R. BALAU, *Namur*
1914-1945
Les deux guerres et le
projet de ville de Henry
Lacoste, *Études et*
Documents, 11, SPW-
DG04, Namur, 2011, 132 p.

R. BALAU, *Namur*
1946-1954
Le pont des Ardennes et
Roger Bastin, *Études et*
Documents, 12, SPW-
DG04, Namur, 2011, 168 p.



Mnémobjectifs 1893-1954, trois entités urbaines autour du Grognon vide

Cette étude a débuté en 1997, et sa parution s'est terminée en 2011. Quinze ans. L'ampleur des matières inédites a nécessité de nombreuses recherches, qui ont elles-mêmes induit de sérieuses difficultés administratives. Mais le résultat est désormais accessible, même si ces trois tomes ne sont pas distribués en librairie. Leur présentation est austère et le lay-out un peu daté, mais c'était un parti-pris : couler l'étude dans un moule existant. L'objectif est atteint : ils sont là, bien avant la reconstruction – même partielle – du Grognon. Il s'agissait moins d'histoire urbaine, dans ce cas l'étude aurait pris une tout autre forme, que d'une tentative de contextualiser des espaces, des constructions observables aujourd'hui – un pont, un mur, un bâtiment, une esplanade –, dont il peut être utile de situer la genèse à partir des documents disponibles, de recoupements et de rapprochements les reliant à un ensemble complexe. Il s'agissait donc, au bout du compte, de constituer un aide-mémoire. Idéalement, ce travail devrait être complété par l'étude d'au moins deux périodes, de 1954 à la crise pétrolière de 1973, et de la fin des trente glorieuses à l'installation des institutions régionales. Le recul historique manque sans doute, mais rien n'empêche d'entreprendre ce chantier, ne serait-ce que pour éviter la disparition de sources intéressantes. Oxymore et néologisme combinant mémoire et anticipation, «*mnémobjectifs*» est le terme ici proposé pour éveiller des alternatives à l'attentisme, pour titiller les fibres prospectives, et pour réveiller le désir d'une ville en mouvement.

De l'écluse, on aperçoit le parc de La Plante, où se trouve la statue de Théodore Baron par Van

der Stappen et, au-delà du front bâti continu, le Casino.
Photo Guy Focant, © SPW



L'écluse et le parc de La Plante forment un ensemble articulé de manière intéressante. Le parc est l'une des plus anciennes promenades arborées de la ville, et le barrage éclusé, depuis sa reconstruction, offre une traversée de la Meuse pour piétons et cyclistes. Du milieu du fleuve, le site se révèle dans toute son ampleur. On peut regretter que les aménagements les plus récents ne contiennent aucune dose de création, mais cela vaut peut-être mieux que tout recours au design à la mode, susceptible de rapide obsolescence.

Anatope **[monument Baron]**

On connaît l'idée d'anachronisme, qui indique une faute, une erreur ou un déplacement intentionnel dans le temps. Un phénomène apparenté existe dans l'espace, et concerne des choses qui se sont trouvées ailleurs avant d'être là, qui sont là mais pas dans leur conception initiale ou qui sont là en lieu et place d'une autre. La statue de Théodore Baron par Van der Stappen aujourd'hui dans le Parc de La Plante, s'est ainsi trouvée de 1903 à 1910 au centre du square où le peintre éponyme a fait oublier qu'il s'agissait de l'emplacement de la Porte de La Plante. Le pont de Jambes a été modifié en profil et en largeur, en nombre d'arches et en structure, il est devenu un autre pont, camouflé en ouvrage ancien. Le pont de France a

été détruit et reconstruit, avec les pièces récupérées, au même endroit, alors que ses détracteurs voulaient le remplacer par un pont différent, plus en amont. Le buste de Nicolas Bosret a été déplacé dans le cadre du chantier du pont des Ardennes. Le Cheval Bayard a été substitué à un projet antérieur sur le même thème. On peut avancer un néologisme, *anatope*, pour désigner le «ménagement» ainsi à l'œuvre et voir les mouvements ou les modifications qui ont conduit à la situation actuelle. À y regarder de plus près, ces anatopes sont souvent des signes de changement, de mutation, donc de bonne santé urbaine, les chantiers impliquant de revoir l'emplacement ou la configuration de certaines constructions ou de certains monuments, au bénéfice d'une autre configuration, jugée meilleure.

La transformation de la rive, du Parc de La Plante jusqu'au pont de Jambes, porte encore clairement la marque de Georges Hobé, malgré la prolifération de bâtiments, notamment des immeubles à appartements, au dessin banal et souvent en rupture d'échelle. Cette marque tient à la relation entre ce qui reste du kursaal et la partie en pierre de taille du promenoir, qui relie visuellement le halage et le Casino d'une manière restée unique. Une aubette ancienne datant du vicinal et un jardin entourant un monument commémoratif ponctuent les lieux. Côté Wépion, le Casino comporte

une rotonde ajoutée dans les années cinquante, qui relève d'un pastiche modernisé, sans aucun lien avec Hobé. L'une des caractéristiques de l'endroit est le départ de la Route Merveilleuse, intimement lié à la présence du kursaal, et formant ainsi une articulation fondamentale de la modernisation urbaine d'il y a un siècle.

Exogénèse

[comme à Ostende]

Le Casino aujourd'hui est un curieux assemblage de bâtiments assujettis à une volumétrie et à une silhouette définies en 1910 par Georges Hobé mais relevant, au fond, d'une totale incohérence. La reconstruction des années quatre-vingt avait été fondée dans un «mimétisme approximatif», et traitée dans un vocabulaire architectural sans imagination. Aujourd'hui, les projets d'extension tentent d'augmenter notablement les surfaces commerciales en dissimulant cette reconstruction. La partie la plus ancienne, massacrée à l'intérieur, est plus ou moins à l'abandon, comme l'atteste le piteux état des toitures. Et les grands

autocollants «Salle Hobé» qui barrent les fenêtres réduisent l'héritage artistique de Hobé à celui d'argument publicitaire. Autre exemple de ce pragmatisme amnésique : le petit chef-d'œuvre d'aubette, à l'entrée du parking, édicule de service dans la veine des arts décoratifs modernes tels que promus par cet architecte, sert depuis des décennies de support à une enseigne disproportionnée au design bas de gamme. Sans verser dans le fétichisme, on peut tout de même observer que les solutions de facilité prévalent, au déni du contexte culturel et paysager. Ce manque d'exigence semble jugé préférable à la conduite de projets cohérents aux différentes échelles auxquelles ils devraient faire sens. Si la statue de Baron a été déplacée, c'est parce que le kursaal l'a aussi été, d'une certaine manière. À Namur, cet équipement a toujours été strictement lié à la Meuse, dans la version de Naert comme dans celle de Hobé. Mais les tentatives de connexion directe au fleuve ont été mises à mal. La pauvreté des représentations picturales du plan d'eau et de ses environs, à l'époque du pleinairisme, atteste un déficit d'image au niveau de l'autopromotion, le

Du port de plaisance, vue sur la silhouette hybride du Casino. Le recul permet d'apprécier l'articulation que Hobé avait proposé entre le fleuve et le versant où serpente la Route Merveilleuse.
Photo Guy Focant, © SPW



magnifique plan d'eau étant plus souvent perçu comme limite que comme centralité. Et ce grand équipement, à l'échelle de la ville, est arrivé du dehors, exogène, car il ne s'agissait pas simplement de reconstruire un kursaal plus grand, plus prestigieux. Si le nouveau kursaal a été décrié, c'est parce qu'il ne pouvait abriter valablement les triennales d'art. Or l'architecte, Hobé, s'est inscrit dans une autre logique, ne confondant pas le nouveau kursaal avec un musée des beaux-arts, projet fantôme que Namur n'a jamais concrétisé. Son approche relevait d'une vision plus large que celle du programme du seul bâtiment, vision qui englobait la réappropriation des boulevards, la création du Stade des jeux et du Théâtre en plein air, divers espaces publics et l'amélioration du Grand Hôtel de Namur-Citadelle. Si la Ville de Namur a assuré la charge financière du nouveau kursaal, l'impulsion donnée pour ces grands travaux était léopoldienne, via la politique de développement urbain du Comte de Smet de Naeyer. La dispute sur le style de cette construction, qu'on aurait aimé raccrocher à une thématique mosane, mais qui était plutôt inspirée par l'évolution des arts décoratifs en Allemagne, relève d'un hiatus renforcé par la rupture de la guerre 14-18. Après, le kursaal est devenu un casino, la fête laissant la place aux jeux d'argent. On peut avancer que les projets de Hobé dans leur ensemble surimposaient un ordre bourgeois (celui d'Ostende et de Spa, teinté de nostalgie aristocratique) à un ordre petit-bourgeois (celui des notabilités et des commerçants émancipés), mais Namur n'était pas une cité cosmopolite, et la greffe n'a pris qu'en partie, avant une longue période d'ignorance et de négligence. L'exposition consacrée à Georges Hobé, en 2010, avait tout, sur le papier, pour consacrer le réveil en douceur d'une relecture critique et constructive du 20^e siècle urbain à Namur, mais son manque de portée scientifique et son peu de rayonnement se sont avérés problématiques, dans la mesure où l'œuvre de Georges Hobé y a été présentée de manière tronquée, alors qu'on sait aujourd'hui que la connaissance de l'ensemble de son travail serait seule susceptible de rendre du sens à ce qu'il a laissé, condition *sine qua non* pour entreprendre les reconversions nécessaires, inscrites dans un plan de développement à l'échelle de l'agglomération, dans une logique d'économie mixte, avec une forte ambition programmatique, et dans un encadrement patrimonial non coercitif. Car la rénovation pour la rénovation n'est pas dans les moyens de la Ville, surtout en l'absence de classement. Le fait par exemple qu'un véritable concours d'architecture n'ait pas été organisé pour l'extension du casino montre à quel point l'architecture et son histoire (récente) ne sont pas des priorités culturelles. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un œil aux efforts d'Elio di Rupo dans la perspective de Mons 2015. Mais Namur n'a jamais aimé la comparaison, et on a souvent préféré visiter Lyon ou Barcelone, pour soigner la bonne conscience.

Si le pont de Jambes n'est pas pris en considération ici, ayant fait l'objet d'études et d'articles divers, il faut tout de même observer que subsiste face au débouché du pont un petit jardin ceinturé

Si le nouveau kursaal a été décrié, c'est parce qu'il ne pouvait abriter valablement les triennales d'art. Or l'architecte, Hobé, s'est inscrit dans une autre logique, ne confondant pas le nouveau kursaal avec un musée des beaux-arts, projet fantôme que Namur n'a jamais concrétisé.

d'une grille rythmée de pilastres en pierre au dessin apparenté à certains détails du kursaal, et pour cause, puisqu'il s'agit du même auteur de projet. Ce petit aménagement aujourd'hui en piteux état, et massacré par l'implantation d'un abribus et de divers dispositifs techniques, faisait partie du projet général de réappropriation des boulevards. La deuxième partie du promenoir dessiné par Hobé, en aval du pont, présente un encorbellement en béton armé à portée variable sur toute sa longueur, le garde-corps cette fois en fonte de fer est nettement plus orné que la partie en pierre de taille. Des réverbères ont été dessinés par Hobé mais sont restés sur le papier. Et d'autres ont été installés dans l'Interbellum. Lors de la dernière rénovation du promenoir, des réverbères de type Albany ont été placés, relevant nettement du «faux-vieux». L'escalier qui termine cette portion du promenoir est remarquable, d'une monumentalité sans emphase mais à l'échelle du site; c'est lui qui a longtemps servi de repère pour l'accès aux bateaux-mouches. La partie suivante du promenoir reprend les détails de celui qui longe le Casino – ou de celui qui se développait à l'aval du Confluent –, mais date de la réappropriation des abords du pont de France, les profils de voirie ayant alors été modifiés.

Hypercontexte [contre la fatalité]

L'esplanade du Grognon récemment reconfigurée a pris la place d'un chantier de fouilles abandonné. Il y a quelques années, une étudiante en architecture, Coline Delieux, s'est essayée au recensement des projets de réaménagement ou de reconstruction du secteur du Grognon au 20^e siècle, publics ou privés, officiels ou non, émanant de professionnels ou d'étudiants. Elle en a trouvé plus de deux cents! Son mémoire, très synthétique, fait 3,5 cm d'épaisseur. Et de tout cela, rien ou presque n'a été concrétisé. On peut même avancer que dans cette

période, les destructions ont davantage marqué les lieux que les constructions. Ce qui ne veut pas dire qu'on n'a rien fait. Le pont de France et ses abords sont une trace tangible des années trente, la Maison de la Culture et l'esplanade dédiée au Roi Chevalier renvoient aux années cinquante, et plus près de nous, la rénovation de l'Hospice Saint-Gilles et son affectation en parlement régional attestent un autre type d'induction urbaine. Mais force est de constater le gaspillage réflexif et projectuel qui a conduit à l'actuelle esplanade, au dessin très banal issu d'un projet par défaut, sorte de couvercle sur le champ de fouilles. Il y aurait là un très beau cas d'école en matière de psychanalyse urbaine, la névrose consistant en l'occurrence à entreprendre des études en sautant les étapes préparatoires et en omettant les étapes finales. Il a donc existé un avenir du site, à différentes époques, pléthorique même, à partir duquel on pourrait presque esquisser une histoire de l'architecture urbaine ordinaire, mais tout est resté sur papier. Fêtes et festivals occupent le terrain, avec pour fers de lance touristiques Namourettes et petits trains, mais rien qui ramène une urbanité au diapason du site. On peut spéculer sur la complexité de toute intervention durable en pareil cas, mais faut-il pour autant instaurer un blanc dans la cartographie de l'évolution récente? La question centrale est ailleurs : travailler simultanément à trois échelles, celle du Grognon, celle de la triple centralité urbaine (Corbeille,

Citadelle, Jambes centre), et celle de l'agglomération (délestages et dessertes, équilibres entre noyaux urbains). Aucune solution locale ne peut fonctionner à terme sans une savante intrication de modalités opérationnelles à ces trois niveaux et sans une structure de type «communauté urbaine» à la française, Namur étant loin d'une taille critique qui rendrait caducs les outils classiques de l'urbanisme. D'un autre côté, on le voit bien, la gare de Namur n'a pas été confiée à Santiago Calatrava Valls, alors qu'elle n'avait au départ rien à envier à celles de Liège ou de Mons. Le concours remporté en 1995 par Mario Botta et ses associés, avait été très mal préparé, au point que pas mal de pointures en Belgique ne s'y étaient pas risquées. Échec cuisant résultant d'un amateurisme institutionnel autant que du peu de goût des Namurois pour le bouleversement de leurs habitudes. La vérité est qu'une procédure de concours bien menée aurait abouti à d'autres remises en cause en matière d'urbanisme. Mais les démarches préalables au concours (politique foncière, restructuration du réseau viaire...) n'ont pas été entreprises. Faut-il y voir une volonté politique – celle du *minimum minimorum* –, pour éviter de contrarier Liège et Charleroi? D'autre part, les reconstructions telles qu'envisagées après la démolition du quartier, mais aussi celles qui étaient antérieurement liées aux destructions des deux guerres, ont eu comme caractéristique une sorte de hiatus entre



Le quartier du Grognon a été rasé ; des dizaines de projets ont été dessinés ensuite, mais

personne n'a enclenché un véritable processus technique menant à sa reconstruction, car il aurait

à l'évidence fallu modifier les dessertes, avec délestage subséquent par des segments d'itinéraires

de contournement du centre.

Photo Guy Focant, © SPW

les nécessités du trafic de desserte et les intérêts locaux, déterminés par le commerce. De nombreux conflits ont eu cette question pour unique objet. Car l'urbanisme, en l'occurrence, n'a été considéré que comme du coloriage de cartes et de plans, sans la moindre composante issue des sciences humaines, et surtout sans ambition culturelle; «sois capitale administrative et tais-toi». On dispose aujourd'hui d'autres outils d'activation urbaine, surtout dans une ville universitaire, mais encore faudrait-il avoir envie de s'en servir. L'esplanade du Grognon indique sans ambiguïté qu'il ne se passe rien d'intéressant à Namur en matière d'évolution urbaine. Car un endroit aussi singulièrement situé doit aussi être vu comme un baromètre. Les fêtes et les festivals font à cet égard illusion, indiquant d'abord que places et rues ont été transformées en scènes, au profit du commerce du centre, et au détriment de l'espace urbain réel, qui ne rapporte pas toujours autant. Aucune politique que commerciale ne marche en pareil cas. Alors, en attendant mieux, on fête et on célèbre ce que l'on peut. Il existe pourtant une alternative, sorte d'évidence dans une ville qui dit aimer l'histoire locale, qui consiste à reconnaître ce qu'on pourrait appeler son «hypercontexte», entrelacs de faits et de données extrêmement riche, complexe et encore en partie à découvrir, pour mettre en place des structures de réflexion et de prospective adaptées aux enjeux, avec une large diffusion des débats, de vrais concours d'architecture, de larges appels aux compétences et une conscience aiguë de s'inscrire dans des problématiques plus larges que celles du territoire communal. Entre le «rien» actuel de cette esplanade et les densités entrevues lors du concours de 1995, il y a toute une palette de possibilités, de la plus légère, sans modification importante du schéma de circulation, avec création de quelques bâtiments et d'une véritable place, à d'autres, plus ambitieuses, plus ouvertes à l'évolution du monde.

Le pont de France est le fruit d'une polémique. On avait admis presque au même endroit, sans pouvoir faire grand-chose, une disgracieuse passerelle de service pour le vicinal, vers 1895. Quand il s'est agi de la remplacer par un ouvrage monumental en béton armé, dessiné par les ingénieurs des Ponts et Chaussées et orné par Georges Hobé, sorte de voix royale pour le développement des hauteurs, c'est un autre point de vue qui a prévalu, que les destructions de la première guerre mondiale ont conforté. Les abords sont toujours aujourd'hui dotés de garde-corps, de murs et d'escaliers contemporains du pont, même si les projets d'alors avaient plus d'emprise. Ces éléments rattachaient les parties dues à Hobé. Le monument à Albert 1^{er} est arrivé plus tard, alors que l'édification de la Maison de la Culture, financée par la Province, n'était encore qu'une hypothèse. Le Musée archéologique avait été endommagé pendant la guerre, mais il était perçu comme un élément majeur du site. Dans un îlot fortement touché par les bombardements, c'est finalement l'architecte Victor Bourgeois qui a conduit l'équipe des architectes appelés à doter Namur de son premier vrai morceau d'architecture moderne publique, fragment urbain à part entière.

Prolepse [cas d'école]

La rive gauche de la Sambre face au Grognon semble étrangement hors de propos, quand il s'agit du Grognon. Elle en est pourtant partie intégrante, malgré l'état de relatif abandon du petit jardin dessiné par René Pechère. La récente intervention de l'INASEP (réseau d'égouts avec vortex), le déménagement du Musée archéologique et les démarches préalables en vue d'une restructuration-rénovation de la Maison de la Culture en font désormais un secteur sensible, à forte teneur patrimoniale et à potentiel indéniable, au point qu'on a voulu récemment en faire un ULP (*Urban Lifestyle Point*), signe que le marketing urbain veille. Il est certain que le *City Branding* namurois ne peut faire l'économie de la mise en évidence de ces bâtiments, puisqu'ils sont encore en bon état et puisque l'on redécouvre les vertus du traitement de l'espace public lié à la Maison de la Culture. On se souvient des bateaux abritant taverne ou lieu de spectacle, priés de déguerpir, mais qui faisaient de l'endroit un but de promenade ou de flânerie. Voire du rez-de-chaussée côté Sambre occupé avant la Médiathèque par un restaurant un peu guindé, *Le Champeau*. L'endroit se prête à la détente et appelle d'être rééquipé en ce sens. Mais la véritable question, en termes de développement urbain, porte sur les changements d'affectation des deux bâtiments clés, la Halle al'Chair, bientôt vide, et la Maison de la Culture, où le SPW envisage l'installation de sa vitrine publique. Gros travail de programmation d'implémentation en perspective, dans un site où, si on y regarde de près, de petits ajouts sont encore possibles pour doter la Maison de la Culture de potentialités supplémentaires. Le premier projet de Victor Bourgeois comportait une aile donnant sur la rue du Pont. Sans aller jusqu'aux démolitions qu'impliquait cette option, il est possible, voire souhaitable, d'adjoindre à la Maison de la Culture vers l'arrière une petite extension technique offrant un vis-à-vis capable d'un dialogue architectonique avec la Halle. Pourquoi ne pas envisager aussi, c'est moins évident mais assez



De l'endroit où se trouvait le Club nautique dessiné par Félicien Rops (détruit), le panorama englobe la Citadelle, le Grognon et le Confluent ; le Saint-Gilles

et la Maison de la Culture se répondent de part et d'autre d'une esplanade « aménagée » par défaut.
© Raymond Balau

passionnant à imaginer, un volume conquis dans le terre-plein de l'entrée principale de la Maison de la Culture, avec prises de jour vers la Sambre? Comme le kursaal de Hobé, la Maison de la Culture a été conçue pour être vue depuis la Citadelle. Sa volumétrie forme à cet égard un écrin pour la Halle al'Chair. Avec le départ prochain des collections archéologiques, l'endroit se prêterait à merveille à la mise en place d'un petit centre d'initiation à l'urbanité, avec un volet historique, sur base du plan en relief qui s'y trouve, et surtout une dimension pédagogique complétée par un équipement permettant débats publics et petites expositions ciblées en matière de projets de ville. On imagine sans peine l'ensemble formé par la Halle al'Chair, la Maison de la Culture et les espaces qui les relient, dévolus aux plaisirs de la ville par un savant mariage entre œuvres majeures d'architecture et nouvelles technologies de l'information, le tout orienté vers des perceptions ravivées du contexte urbain. Par une sorte de «prolepse», anachronisme d'anticipation, cet horizon ne semble pas utopique. L'avantage de cette situation est de se prêter à une habile conjonction entre les ressources de la Ville, de la Province, de la Région et de la Fédération Wallonie-Bruxelles, au bénéfice du plus large des publics. Le temps n'est pas aux grands projets, mais celui-là est de nature à stimuler l'image de Namur, s'il s'enclenche comme catalyseur d'une politique socio-culturelle plus large.

Il ne reste que peu de chose du vaste promenoir aménagé, entre la Meuse et les boulevards Isabelle Brunell et Comte de Smet de Naeyer, à la suite de la réappropriation des boulevards sur les indications données par Hobé. Quand il s'est agi, après des décennies de conjectures diverses et variées, et surtout suite à l'intervention de l'État, de construire le pont des Ardennes, on parlait encore du «mur Hobé», démoli en grande partie pour l'aménagement des ouvrages d'approche du nouveau pont, dessinés par Roger Bastin. La gageure, pour cet architecte, avait été de transformer l'ouvrage technique en composante urbaine à part entière, pour éviter de perdre en agrément ce que gagnait le trafic routier. L'état actuel du site appelle une rénovation en profondeur. Alors que les poutres en treillis des ponts du Luxembourg ont été remplacées par des poutres caissons, l'ensemble malencontreusement décoré façon SNCB, l'approche du centenaire de la naissance de Roger Bastin pourrait constituer un beau prétexte à lancer une opération de rénovation... exemplaire.

Urbème **[design de soustraction]**

Dans le n° 1 de la revue *La Maison*, de janvier 1955, une expression vraisemblablement due à Pierre-Louis Flouquet résumait et qualifiait l'apport de Roger Bastin : «un pont urbanisé». L'ouvrage avait été inauguré le 3 juin 1954. Aujourd'hui, avec les présences disparates d'une végétation sans rapport avec le projet d'origine, de réverbères Albany et d'un amoncellement de panneaux de signalisation, d'une fontaine au

La construction du pont des Ardennes a été accompagnée par une série de constructions au modernisme timide mais au gabarit intéressant.

La nécessaire prochaine rénovation de cet ouvrage d'art remarquable appelle une refonte des abords récemment mis à mal par l'implantation d'un

vortex de l'INASEP et un dégagement visuel bénéficiant aux ouvrages d'approche dessinés par Roger Bastin.
Photo Guy Focant, © SPW



folklorisme douteux, du Cheval Bayard arrivé de l'Expo 58, du *by-pass* aménagé un peu plus tard, de l'éclairage en ruine dû à Yann Kersalé (cuisant échec en matière d'art public), et des équipements de surface d'un autre vortex du réseau INASEP, sans compter la disparition des couleurs et de l'éclairage d'origine du garde-corps, il n'est pas aisé de reconnaître toutes ses qualités à la partie conçue par Roger Bastin. Néanmoins, les œuvres vives du pont sont intactes, de même que les élégants massifs de pierre, aux caractéristiques architectoniques exceptionnelles. Cet ouvrage d'art, qui a détenu un record national de portée et un record mondial d'élancement, appelle une rénovation à la hauteur du monument qu'il est, qu'il faudra classer, allant bien au-delà de la précédente, qui n'était que d'ordre technique. La liste des modifications est simple : reconstitution de l'éclairage dans la lisse supérieure du garde-corps (on est après tout à l'époque des *light-emitting diodes*), restitution des couleurs d'origine, suppression de la fontaine et du *by-pass*, déplacement du Cheval Bayard, création de nouveaux jardins et grand nettoyage au niveau de la signalétique. Le «design de soustraction» serait en l'occurrence d'une grande utilité. Et à l'inverse, il serait temps de prendre en considération des entités urbaines complexes, chacune dotée d'une identité propre et intimement connectée aux autres, dans une articulation plurielle, historique et fonctionnelle, esthétique et politique. Une unité élémentaire d'espace urbain, aujourd'hui – un «urbème» –, à l'heure de l'hypertexte généralisé et des cartographies «4D», ce n'est plus un pont, un immeuble ou un square, mais une complexion plus riche de sens et de liens, qu'il faut appréhender en se dotant d'outils de communication adaptés, pour les penser, pour les présenter et pour les activer.